

UNIQUEMENT REVÊTUS DE NOS ACTES

I

La mer frémissait dans la brise. Un front de nuages, venu du sud et de l'ouest, avançait nimbé de soleil, poussant sous son ventre une ombre lourde et sale qui lui faisait comme un coussin de suie sur lequel il progressait.

Les mirages avaient disparu. Des étoiles clignaient de l'œil au-dessus de la Plume. Plus de vortex, mais, accrochée au sommet, tournoyait une couronne de vapeurs gris-perle, de laquelle pendaient des draperies qui caressaient l'édifice. Quelque tempête de neige griffait là-haut les parois. « Après tout, nota Hassan, nous sommes au pôle. Quoi de plus normal qu'un bon blizzard au sommet ?

— Comment ça, au pôle ? demanda Karine

— Vous ne regardez donc jamais une boussole ?... Peu importe, il y a peut-être plus important : cette nuit, j'ai repensé à ma jeunesse, quand j'étudiais, que je me formais l'esprit. Je me souviens d'un mystique qui m'avait beaucoup influencé jadis, un certain Ğunayd, un soufi... Voyez-vous, je songeais à la Maison-Dieu qu'a vu notre petit Lucas, et à la phrase de Lucrèce, qui dit que

tout changement d'état implique ou entraîne une mort de l'ancien ; elle a l'air d'énoncer une évidence, et c'en est une sans doute, mais elle mérite que l'on ne la néglige pas... Car, voilà que nous sommes morts, nous a-t-on dit. Entre parenthèses, pourquoi ai-je faim ce matin ? Je soupçonne ici encore une illusion, mais faisons comme si, et parlons donc un peu des soufis, des *pauvres* comme ils se désignaient eux-mêmes : en arabe, fuqara', pluriel de faqīr (fakir), et en farsi, on disait derwiš, le mendiant ; les derviches.

— Les derviches étaient des soufis ? demandai-je, étonné. On ne me l'avait jamais dit. Des soufis tourneurs ?

— À peu près. Donc... Ğunayd de Bagdad fut l'un des premiers théoriciens du soufisme, et des plus lumineux. Il se demandait comment les humains peuvent savoir qu'il existe un Dieu... et il répondait que c'est parce que nous vivons en son sein, que nous sommes branchés dessus, connectés ! Ce qui n'est pas une manière de répondre éminemment rationnelle, bien sûr, mais, à l'époque, une telle explication était recevable.

— Cette idée de connexion à Dieu n'est pas inintéressante...

— N'est-ce pas ? Le soufisme nous convie à imaginer, en gros, la relation de Dieu aux hommes comme une marée, avec flux et reflux. Songez à une marée de révélation. Il revient aux hommes de savoir se laisser entraîner dans le reflux pour rejoindre Dieu lorsque la révélation est passée. Moussa, Issa,

Muhammad ; trois grands prophètes, trois marées. Et on rejoint Dieu en s'anéantissant en Lui. Ğunayd se méfiait beaucoup de la pensée, et, par dessus tout, du *moi*, qu'il tenait pour l'obstacle principal dressé entre l'homme et le Créateur.

— Voilà ce qui vous a mis la puce à l'oreille ? demandai-je

— Oui... Oui, mais, cependant, je ne suis pas tout à fait sûr que l'on doive aller jusque là. Abandonner notre couche consciente ne me semble pas très pertinent... Pourquoi, dans ce cas, les machines nous auraient-elles triés, jadis ? Pourquoi nous avoir fait résoudre des énigmes, dessiner des choses, gagner à des jeux de réflexion, si c'est, au final, pour exiger des légumes sans personnalité ? Mais peut-être que je me trompe.

— La Maison-Dieu, répondis-je, annonce à la fois l'abandon des illusions et la destruction de l'inutile. On va devoir se défaire de toutes les casseroles que nous traînons derrière nous sans le savoir – et le problème est justement là : nous ne savons rien de ces casseroles. Hassan, comment un soufi se défait-il de son *moi* pour enfin écouter les murmures ?

— Avant de répondre à cette question, je tiens à préciser ceci : un soufi *croit* que le monde perceptible est illusoire ; qu'il n'est, en quelque sorte, que le dessin à la surface des choses... C'est donc en éteignant son *moi*, en l'obscurcissant peu à peu, qu'il apprend à discerner ce qui, auparavant, était

occulté ou brouillé par le côté manifeste de l'univers ; le soufisme, c'est chercher la chair du monde, sa vérité dynamique sous la peau dessinée des apparences...

— D'accord, nous pouvons accepter ce genre d'hypothèses, bien que nous ayons alors à redouter quelques problèmes de formulation : les mots décrivent cette peau dessinée, et rien d'autre. Comment parler de ce qui est dessous ? Mais je vous le demande encore : comment fait le soufi pour percer la croûte ?

— Lucas, vous devez bien vous douter qu'il n'y a pas de règle précise pour arriver à cet état : extases, ivresses, immersions dans le nom de Dieu ou dans le Coran, respirations... Je suis désolé mais tout ça sent tellement le bricolage... Aussi ai-je abandonné assez tôt la poursuite de ce nuage, sans jamais toutefois cesser de l'aimer... Me réservant d'y revenir avec la maturité.

— Et vous ne voyez toujours pas...

— Non... Mais nous n'en sommes qu'au début, regardez... » Hassan se retourna vers le tunnel, et désigna son vaste gosier : « Le monde des morts commence véritablement ici. Quand nous pénétrerons là-dedans, s'amorcera notre mue. »

À ce moment-là, une ombre passa dans notre dos, occultant l'ouverture et nous plongeant dans le noir le temps d'un battement de cœur. Juste après, il y eut une explosion dans l'eau, et nous fûmes douchés. Puis déboula une

avalanche, une pluie de séracs ou de rochers qui projetaient des gerbes terribles dans la mer juste devant le porche. On fila se réfugier plus avant dans la caverne. Pendant vingt secondes, l'éboulement continua, faisant trembler les parois et nos cages thoraciques.

Dressé à me méfier des pierres qui tombent, je me mis à scruter la voûte, craignant d'y trouver des lézardes, d'y voir des choses s'en détacher, et mon cauchemar recommencer. Je me souvenais du fontis de Livry-Gargan, et de toutes les roches qui m'avaient frôlé ou que j'avais pu me prendre sur le ciboulot durant ma si courte vie. Cailloux jetés dans les gouffres par des promeneurs en surface, curieux d'écouter les échos ; trois fois je fus dessous. Une autre fois, c'est une souche qui m'a dépassé alors que je filais sur la corde. Et puis il y a eu cette cascade dans un puits taillé en spirale, comme une mèche de perceuse : obligés de descendre directement dans l'axe, la chute nous arrosait tous les soixante degrés ; nous nous étions équipés d'une cagoule renforcée qui prenait le crâne et les épaules, avec des plaques de caoutchouc pour protéger les clavicules, comme dans une armure, tant il dégringolait de galets. La corde, ici, était un filin, que déroulait un treuil. Très vilain souvenir.

Quelques derniers débris passèrent en bourdonnant, puis le calme revint. Nous nous rapprochâmes de la sortie. Dehors, sur l'anneau submergé qui entourait la Plume, une pile de glaces fumait dans l'air tranquille, innocente, absolument pas concernée : Nous ? On prend le soleil, est-ce interdit ?

« C'est de la condensation qui se sera détachée...

— Bon, eh bien... vive les cavernes. Si on mangeait ? »

II

Le soufisme... Se perdre en Dieu ? aïe aïe aïe ! Je pensais aux *non-revenus* du mythique jeu d'Avalon. Sauf que, précisa Hassan, un vrai soufi, si tant est que ça existe, *revient* ensuite dans le monde, bois rapporté par son petit jusant personnel. Il ne reste pas à dériver dans la stratosphère, loin au-dessus des contingences et de toutes ces petites choses triviales ; il participe, il témoigne. Il replonge, patient, dans la soupe ordinaire.

Un aller-retour. De Marc-Aurèle, sur le chemin de l'aller, cette réflexion qui en ouvre le portail en grand : « Tout me convient de ce qui te convient, ô Monde¹ ! »... L'acceptation bienveillante des choses, bel escabeau pour atteindre à la sérénité. Bon début, pour un qui se voudrait sage.

1 Marc-Aurèle: Pensées pour moi-même, IV-23. Trad. M. Meunier GF-Flammarion.

Voici une attitude qui n'est certes pas trop difficile à saisir, mais s'y tenir est une autre affaire : les sales cons m'ont toujours noué les tripes, malgré tous les philosophes et leurs merveilleux discours. Ici, même mort, je continuais à ne pas me sentir extrêmement assagi, même si – et c'était un fait nouveau que je venais tout juste de remarquer – je commençais à me sentir détaché, c'est à dire vaguement indifférent aux choses. Sauf à Cécile, et aussi à Karine, pour lesquelles montait en moi une passion de supporter fébrile.

Mais pour le reste, je me trouvais à peu près en état d'acceptation, ce qui, si je me souvenais bien de mes anciennes lectures, était hautement désirable : à quoi bon se démener pour changer ce qui t'est extérieur, au risque de t'épuiser en vain ? Que dirait-on d'un type qui agiterait un drap en l'air pour chasser les nuages ? Que dire de celui qui intrigue pour obtenir une meilleure place, alors que ce n'est pas lui qui les délivre ? Aussi bien, si tu veux t'agiter agite-toi donc, mais ne hurle pas si tu n'obtiens rien ; et de quel droit aurais-tu dû recevoir quelque chose ? Ceux qui jouent au casino se permettent certes de râler quand ils perdent un peu trop, mais ils n'attendent pas que le casino les enrichisse ; ils rêvent seulement qu'ils gagnent, parce qu'ils aimeraient bien gagner, une fois ou deux, pour voir comment ça fait.

Évidemment, avec une telle mentalité de je-m'en-foutiste, c'est à peine si

l'on irait voter. De plus il est clair qu'on ne risque pas de devenir le maître du monde, ni même de son coin de rue. Mais de soi-même oui, et c'est une excellente nouvelle, car on n'en finit pas, alors, d'être satisfait de si peu subir.

Voilà pour la théorie. En pratique, je l'ai dit et tout le monde le sait, ce n'est pas simple... Ce n'est pas simple du tout, quand par exemple on vous calomnie, d'imaginer que vous n'en avez rien à faire... Ce n'est pas simple, mais ça vaut le coup de s'y efforcer. L'enseignement d'Épictète vous met du bon plein les mains.

Quel intérêt, en effet, d'être l'esclave de désirs ou de contrariétés dont les sujets sont extérieurs à soi ? Et Dieu sait que le monde moderne m'en aurait fourni par camions entiers si je m'y étais laissé prendre : films, bouffe, fringues, sexe, bagnoles, abonnements, coupe-files et passe-droits, jeux, drogues, dernier cri, mode, tendance, où aller, où se montrer, avec qui paraître, quel objet acheter, quoi dire, quoi penser... Mais moi dans tout ça ? Une coquille vide.

L'état d'acceptation : vivre non pas retiré du monde qui grouille et qui se la pète, mais en retrait, c'est à dire être dubitatif sur la valeur de ses charmes véniaux, mais décidé à rester attentif à ses vraies forces, qui semblent être les mêmes partout, quelle que soit la culture qui les interprète... Des forces qui

sont non seulement des plus évidentes et des plus répandues, mais aussi très animales, et pour lesquelles, justement, l'étude de certains mammifères est éclairante : chats, lycaons. À bon entendeur, salut ; aux autres, un peu de boulot pas forcément désagréable si l'on est curieux des bêtes. Après tout, il y a du monde dehors.

Autre aspect de l'acceptation, qui donne de la force à ses fondations – et là, on est en plein stoïcisme : aucune révolte contre les choses futiles, et aucune passion pour elles non plus. Sont futiles le mensonge, la calomnie, la convoitise, la jalousie, la colère, le sentiment d'injustice, celui de supériorité ou d'infériorité, sans oublier la peur de la mort – ce qui, au pied de la Plume, pouvait sembler être un gag. Etc. etc. etc. la liste n'en finit pas, de tout ce qui nous pourrit l'existence, alors que nous n'y pouvons rien puisque ceci ne dépend pas de nous.

Par exemple, dans ma famille, nous étions tous égaux ; ce n'était pas une phrase en l'air, mais une constatation. Il n'y avait pas de rapports de force, de ces affrontements qui servent à décider si Machin est au-dessus de Truc, qui passe devant qui à la cantine, qui se pousse dans l'ascenseur et qui y monte tout droit d'un air noble... Courbettes, servilité et flagornerie, cruauté, sadisme ? Pas de ça chez nous ! Nous ne pouvions être rabaissés, et nous ne pouvions rabaisser. Aussi bien étions-nous, avec les autres, incapables de la

moindre réputation diplomatique, ce qui pouvait sembler être une faille dans notre beau système, faille par où l'orgueil grec pouvait s'insinuer, et ne manquait pas de le faire. Je repense à celui qui, Grec justement, ayant à s'incliner devant le Grand Roi Perse, et ne le voulant surtout pas, trouva un juste milieu, perdit une bague et se baissa pour la ramasser ; les apparences étant sauvées, ils purent discuter.

Donc, une vie calme, peinarde : boire, manger, gigoter, s'amuser, travailler, se reproduire, dormir ; vie de chat, vie de lycéen, mais pas seulement. Le moins de combat possible, puisque ce n'est pas nécessaire. Aucun rang à tenir, mais une estime de soi indépendante du regard des autres, ce qui n'est pas simple.

Moi ça me convenait, c'était ma façon d'être, et, au pied de la Plume, je ne vis aucune raison d'en changer, mais j'en vis bien plutôt cent-mille d'essayer de m'améliorer, en me dépêtrant des dernières scories de mon existence humaine, pour ne plus être que ce que l'on appelle un roseau pensant. Et quel meilleur endroit rêver pour s'y mettre ? Le monde était parti au diable... Plus d'affreuses nouvelles, plus de mauvaise foi, plus d'entêtements, plus de publicités gluantes.

Au contraire, voici que m'entouraient des gens sympathiques et pas stupides, voici que le paysage était beau, vivifiant, et noble. Il y avait deux filles splendides, Karine et Cécile, avec lesquelles je rêvais de faire l'amour, d'avoir des enfants ; puissantes, souvent impressionnantes, elles étaient, en somme, mes reines précieuses, les dames rouges des honneurs de ma main, et je sentais que je pourrais en être amoureux, sereinement, mais à fond.

« Sereinement amoureux ?! s'écria Primo. Ça existe, ça ? Et à fond ! Yes !
— ??? J'ai parlé tout haut ???
— Crétinou... As-tu vu quelqu'un ouvrir la bouche, depuis cinq minutes ? À part pour mastiquer les affreux biscuits ou boire du thé ? Mais comment fais-tu pour être toujours aussi absent à ce qui t'entoure ? » Dans l'ombre, les yeux des filles luisaient. *A priori*, j'étais le seul à ne pas avoir remarqué que nous étions devenus des espèces de télépathes, et je ne savais ni pourquoi ni comment...

III

Diantre, mazette et sacrebleu ! il s'agissait de ne pas penser trop fort !

« Mais d'ordinaire, on ne pense pas, on rêve » songea Niko, et sa pensée résonna dans ma tête. De plus, il y avait un bruit de fond, comme une

foule qui murmure, un brouhaha qui montait peu à peu. « Je me demande si cette rumeur n'est pas un phénomène extérieur à nous... Propre à cet endroit...

— Venu du bâtiment ? demanda Karine.

— Et puis, vous n'entendez pas, dans cet arrière-plan, comme des pensées étrangères, confuses, enchevêtrées ? Tout le temps me vient cette phrase : *Il y a du monde dehors*, écoutez bien...

— Oui... D'autres êtres ?

— Une foule. En tout cas, du monde ; on nous épie ?

— C'est cette Plume, pensa Cécile. J'en suis quasiment sûre ! Si on sort, peut-être qu'on aura la paix cinq minutes.

— *Il y a du monde dehors*, oui je n'entends que ça, confirma Hassan.

— Tu crois que c'est la Plume qui fait des bruits dans nos crânes ?

— Ou bien alors nous sommes dans la zone de couverture. Des tas de gens bavardent, pensent, et nous les entendons. Il y a du monde dehors...

— Il y a du monde dehors, émis-je sans le vouloir.

— Quoi ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire ! Je retransmets sans le vouloir !

— C'est normal, émit Hassan. Les pensées *pensées* sont contagieuses...

— Oui, c'est ça, on ne pense plus qu'à elles !

— Arrêtez de penser, alors, grogna Primo. Ou bien faites comme moi : songez aux

biscuits, ou à Lucas qui pense tout haut sans le savoir... Moi je trouve que ce n'est pas plus pénible que lorsqu'on bavarde dehors, sur une place quand il y a du monde.

— Toi tu ne t'écoutes pas causer, lui dit Karine. Tu viens de proférer les deux mots interdits ! »

Il était temps de faire quelque chose. Je me levai, attirai l'attention de tous, et déclarai : « Bon ! Moi je dis qu'il faudra bien, attendu qu'il y a... qu'il faudra bien... que, qui... Oh bon sang...

— Il faudra bien que quoi ?

— Voilà que j'ai oublié... Karine, tu as raison, il faut sortir !

— Moi ? Mais j'ai rien dit ni pensé ! J'ai raison de quoi ?

— Dehors ? proposa Évika...

— Quelle prise de tête, râlai-je ! Il y a du... Bon allez d'accord on sort !

— Tu deviens incompréhensible ; vous devenez incompréhensibles !

— Cécile a dehors, je veux dire elle a raison, il y a peut-être une zone couverte, et une zone libre ! Par exemple... je suis désolé, mais par exemple... dehors ?

— Alors on sort, maintenant, dehors ?

— Et où, sinon ?

— Donc on va dehors, approuva Arturo. Non ce n'est pas ce que je voulais dire ! Enfin si !

- Cécile, on te suit !
- Il y a du monde dehors. Ah merde !!!
- Vous entendez comme cette pensée monte ? dit Hassan
- Ah oui ça on entend !
- Comme une marée ! On ne peut rien contre !
- En gros, on nous a repérés. Il y a du monde dehors, et c'est nous, ça.
- Concentrez-vous sur les mouvements à faire pour sortir et foncez !
- Ce n'est pas facile. Je je je... je ne le dirai pas !
- Dehors ! On y va !
- Dehors ! Allez ouste, dehors tout le monde ! »

Les fous... Une grappe d'oiseaux émet le même cri, de plus en plus ; quand tout le monde est à l'unisson, ça s'envole, et devinez où ? Dehors ! Ou alors, dans le ciel, une bande de choucas : rentrer maison ! aller plus loin ! aller plus loin ! rentrer maison ! aller plus loin ! maison-plus loin ! aller plus loin ! Alors ils vont plus loin... Ce qui s'appelle voter à jet continu. Dans notre cas, cinquante-mille pipelettes, enterrées quelque part dans les catacombes sous la Plume, nous ayant entendu penser, en conclurent, et sur tous les tons : *// y a du monde dehors !* Bien sûr, ce ne devait pas arriver tous les jours, de voir venir des gens. Nous faisons sensation.

Alors nous sortîmes, la plupart d'entre nous à quatre pattes, et le zonzon s'arrêta sitôt passé un certain seuil à l'intérieur du porche. Les blablas de la foule s'estompèrent et s'évanouirent, nous abandonnant au silence. Je ne pus m'empêcher d'articuler très fort, mais *in petto* : « Pipi caca popo ! Ploum-ploum tralala, anarchie vaincra !!! » et personne ne se retourna pour me regarder.

Ah, le bonheur de pouvoir penser et dire tout ce que l'on veut. Surtout les grossièretés les plus stupides, les plus plates ! Prout ! Poil aux pieds dans les trous de nez. Tartines de bouses pour tout le monde !!!! Prout-prout-prout-prout-prout... Vous m'entendez, les copains ? Coucou, je fais le couillon, je régresse à mort et personne ne s'en rend compte, c'est trop bon !

Sourds aux pensées des voisins, nous avons retrouvé notre étanchéité coutumière. Ça faisait un bien fou ! Je respirai un grand coup. Tout le monde, du reste, gonfla ses poumons et fit quelques pas.

Post-it à se coller sur le front, côté interne : dès qu'on arrive dans une zone libre, ne plus penser qu'à des cochonneries, juste pour le plaisir de faire le con gratuitement, dans son coin tout seul. Zone de silence égale zone de licence !

Par contre, dès qu'on repénètre dans le réseau, se refaire le masque lisse du fidèle qui va à l'église en famille : ni pipi, ni caca, ni popo, jamais. Propre sur soi ; irréprochable... Aucune histoire de sale, surtout... Alors je vis ce qui nous attendait peut-être.

Mon Dieu : devoir partager toutes ses pensées, jusqu'aux plus involontaires... Quel enfer ! Mais aussi quelle école de tolérance. Et de pardon !

D'indulgence, en somme. Malheureusement, j'étais certain que les pensées les plus intimes devaient avoir de ces relents propres aux chaussettes et au linge de corps, aux pets, aux haleines. Toutes choses que les occidentaux gardent pour eux, et ne diffusent pas.

Voilà ce qu'il faudrait apprendre à supporter, mais pas seulement ; puisqu'il existe des peuples qui ne se gênent pas pour lâcher des caisses en public, dans le métro par exemple, ou à la pagode, les petites incommodités qui nous pendaient au nez ne devaient pas être, dans ce qui nous attendait, le plat de résistance.

« Je pense, dis-je en conclusion de mes cogitations, que l'on va devoir construire et s'habituer à l'odeur de notre groupe, à notre odeur de tous... »
On me regarda bizarrement. Je m'étais mal exprimé. À ce moment, Primo s'esclaffa. Il ne m'avait pas écouté ; il se tenait dans le porche, et penchait la

tête pour épier la rumeur, un grand sourire aux lèvres. Il se redressa : « Vous n'imaginerez jamais ce qu'ils se disent. Ils nous cherchent, les pauvres chéris ! *Ils sont partis il n'y a plus personne, il sont partis ils sont partis, y a plus personne ! Ils sont partis !* Qu'est-ce qu'on fait, on se manifeste ?

— On va plutôt attendre qu'ils se calment, proposa Hassan. Et quand ils seront retournés à leur petite rumeur ordinaire, on rentrera là-dedans et on avancera en silence. D'ici-là, pour penser en paix, je propose qu'on s'installe sous le porche, juste à la frontière. Là où se tient Primo, par conséquent.

— Et les blocs de glace ? demanda Évika

— Ils ne tombent pas dans le porche. Tandis que nous, en train de patauger ici dehors, on risque de s'en prendre. Et aussi d'attirer l'attention d'un prédateur. Vous n'avez pas oublié ces bêtes qui vivent au fond ? »

Alors la volaille, effarouchée à l'idée de rencontrer les horribles Vitruviens, retourna bien vite se mettre à l'abri. Primo nous indiqua la ligne, au-delà de laquelle peu à peu bruissait la foule. Du porche, il nous restait quinze bons mètres carrés pour bavarder tout à notre aise, sans risque d'être détectés.

IV

Qui étaient ces êtres que nous sentions vivre dans les profondeurs de la caverne ? Arturo affirma que ce devaient être des candidats comme nous ; des gens qui avaient passé l'examen d'entrée, et qui s'affinaient là-dessous, Dieu sait depuis combien de temps, et dans quel but. « Voilà, dis-je, ce qui s'appelle abandonner son *moi*. Reste à savoir si nous voulons intégrer ce troupeau...

— Et comment pourrions-nous refuser ? demanda Cécile... Tu te vois construire une cabane à l'entrée du porche ? Pour vivre de quoi ? Il n'y a rien ici, que cette mer et la Plume. Que boirait-on, que mangerait-on ?

— Rien ne prouve, ajouta Primo, que les blocs de glace qui tombent du ciel soient bien potables. Après tout, nous sommes sur une planète étrangère, et nous ne savons pas ce que ces nuages transportent...

— C'est vrai qu'ils ont vite fondu, nota Arturo.

— Trop vite. Il fait peut-être chaud, mais pas au point de vaporiser de l'eau gelée à cette vitesse. Vous vous rappelez comme elle fumait ?

— C'est peut-être de l'acide... » Je m'assis par terre, le dos contre la luge.

Du porche, comme d'une vraie grotte, sortait de l'air froid, en un flux lent et continu qui faisait penser à la marée montante. On grelottait presque dans le courant, tout en s'étonnant de ce nouveau mystère. Car, dans les cavernes,

s'établissent des mouvements d'air quand plusieurs accès y sont étagés à diverses hauteurs ; la force d'Archimède et les variations de pression d'un flanc à l'autre de la montagne, d'un niveau à l'autre des galeries, y génèrent parfois de violents souffles. Mais nous étions, pour ainsi dire, au raz de l'eau.

En imaginant qu'une autre issue se fût trouvée plus haut dans l'édifice, notre porche aurait dû aspirer l'air brûlant de la lagune, pour le recracher en altitude. Or, puisqu'il soufflait, il était donc l'orifice le plus élevé ; alors d'où venait ce vent ? puisqu'il n'y a pas de prise d'air sous la mer... Nous pensions à un lent poumon.

Évika faisait la moue, à deux pas derrière la ligne. « Je ne suis pas sûre, disait-elle, de vouloir pénétrer dans ces tunnels sans préparation. Si les autres pipelettes se remettent à commenter tous nos faits et gestes, nous ne tarderons pas à devenir complètement timbrés.

— Je suppose, dit Arturo, que nous allons devoir faire connaissance. Si l'on veut s'avancer sans ennuis, il faudra bien réussir à passer inaperçus, comme des gens qu'on connaît par cœur. Il faut les faire taire...

— J'ai une idée » annonça Primo. Il franchit la ligne fatale, fit trois pas, et cria bien fort : « BONJOUR !!! »

Il y eut un petit silence, puis il bondit soudain en glapissant, et revint vite fait se réfugier de notre côté. « Houillaïaïe ils m'ont répondu !... Ah ils sont polis, mais alors, très, très enthousiastes !

— Ils ont répondu quoi ?

— Ils m'ont dit bonjour, tiens ! Mais à leur façon un peu massive... C'est qu'ils sont réactifs, les copains de la cave !

— En somme, on fait l'évènement...

— En tout cas, nota Arturo, ce n'est pas ce que j'appelle *les faire taire*... »

Karine secoua la tête, découragée. Comment pourrions-nous rentrer là-dedans sans finir gagas ? Arturo alla écouter à son tour. Il ne put s'empêcher de penser un peu, et sa présence fut détectée. « EN VOILÀ UN AUTRE ! », et tout de suite après, la question du jour : « QUI ÊTES-VOUS ? »

Je me mis debout. « Ils ont complètement raison, et toi aussi, Arturo. Nous devons faire connaissance... Autrement dit, il va falloir se présenter.

— Comment ça ? Pourquoi ? demanda Cécile.

— Peut-être qu'ils nous apprendront deux ou trois trucs intéressants, en échange. Et si nous satisfaisons leur curiosité, ils nous épieront peut-être moins.

— Et comment se présenter ? "Salut, je m'appelle Cécile, j'aime bien le cabri mais je hais les brocolis. Je vote démocrate, j'ai un petit chien noir et blanc et je fabrique des pizzas dans un fast-food pour payer ma fac de droit"... Je sens que ça ne va pas les passionner.

— Exact, lui dis-je. Mais tu n'es pas ça... Qui es-tu, toi ? Tes choix, tes actes ? »

V

« L'homme est ce qu'il fait », dit un personnage de Malraux, dans ses *Antimémoires*. Mais l'homme serait aussi « un misérable petit tas de secrets », et j'en sais quelque chose. « Le fond de tout, dit un aumônier, c'est qu'il n'y a pas de grandes personnes²... » Je voyais là des indices.

« Immatures, nous le sommes absolument, même nous autres qui pouvons nous vanter d'être le dessus du panier, la crème de la crème, les élus de la Machine. Car nous ne savons rien, n'est-ce pas ? Nous ne savons même pas pourquoi nous sommes venus ici, en fait... Et nous étions, il y a peu de temps encore, les esclaves de nos frustrations, de nos rêves, de nos frayeurs. »

2 Antimémoires / La lutte avec l'Ange / Les noyers de l'Altenburg, et avant.

Il n'y a pas de grandes personnes ? C'est possible. Après tout, nous n'avons pas fini d'évoluer. Les individus meurent avant d'être mûrs. Ils meurent dans la peur ou dans les illusions, ou bien ils meurent avec un espoir ; ils meurent enfants encore.

« Qu'apportons-nous dans notre sacoche ? Quelle histoire nous décrit ? Quelle est notre clé ?... Qu'est-ce qui est prêt, chez nous, que l'on pourrait montrer ? Quel est le morceau de passé que nous n'abandonnerons pas ? Quel est notre drapeau ?

— Non mais ça va bien ? s'énerva Cécile. T'es pas un peu cinglé, toi ?

— Je crois saisir, dit Niko en s'approchant. Pourrais-je commencer ? »

Il franchit la ligne, épia la foule en bas. Je vins à ses côtés pour entendre ce que les autres allaient dire ou faire, pour voir comment ils allaient réagir.

Niko commença par penser « Bonjour vous ! Je vais vous raconter une histoire »... Cette simple phrase souleva une vague d'intérêt passionné, comme si une foule s'arrêtait net de bruire et se tournait vers la scène, les yeux rivés sur l'orateur qui s'avance. Un grand silence s'installa.

« Qu'est-ce qu'il fait ? demanda Primo

— Il prépare l'auditoire, lui dis-je en me reculant vers l'extérieur. »

Et Niko raconta, à voix haute pour qu'on pût entendre, la clé de sa personne...

